

# Bibliographie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **17 (1967)**

Heft 5

PDF erstellt am: **24.09.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

*La mystique et les mystiques*, sous la direction de A. RAVIER, préface de HENRI DE LUBAC. Paris, Desclée De Brouwer, 1965, 1124 p.

THÉOLOGIE  
CONTEMPO-  
RAINE

Cet ouvrage collectif est fort intéressant. Il a pour objet de présenter sans technicité les mystiques juive (K. HRUBY), protestante et anglicane (H. JAEGER), patristique (I. HAUSHERR), russe (S. TYSZKIEWICZ), primitive (J. GOETZ), musulmane (R. ARNALDEZ), chinoise (M. KALTENMARK), bouddhiste (A. BAREAU), hindouiste (O. LACOMBE). Ces exposés sont encadrés par deux textes d'inspiration catholique : « Vie humaine et vie divine » par A. RAVIER et « L'expérience chrétienne est-elle capable d'assumer la spiritualité orientale ? » par J.-A. CUTTAT. Les contributions qui constituent le gros de l'ouvrage sont des présentations objectives, dépourvues le plus souvent d'observations critiques. L'intention des éditeurs est en effet de fournir des documents pour une étude comparée des mysticismes. Mais elle est aussi finalement de situer les spiritualités non catholiques par rapport à ce qu'ils considèrent comme la supériorité de leur tradition, « De quelles valeurs spirituelles les différentes mystiques du monde... sont-elles porteuses ? Dans quelle mesure chacune facilite-t-elle à la conscience humaine cette approche de Dieu, dont le désir surgit en elle dès qu'elle se veut fidèle à son dynamisme essentiel ? Ces mystiques sont-elles aussi étrangères au catholicisme qu'il paraît d'abord ? Comment faut-il entendre la transcendance de la mystique catholique par rapport aux autres mystiques ? » Ces lignes du volet gauche de l'ouvrage laissent transparaître la vieille conception de la mystique naturelle et de la mystique surnaturelle. On ne peut dire d'ailleurs que l'ouvrage réponde aux questions ainsi posées, car la comparaison ou la synthèse des résultats obtenus fait défaut. La suggestive préface de Henri de Lubac et le texte final de J.-A. Cuttat en fournissent cependant des éléments. Ce dernier texte a le mérite d'être particulièrement vigoureux, mais il ne traite que de l'Orient par rapport au christianisme et par Orient il faut entendre ici l'Inde seulement. Cette vigueur, il faut le dire, est obtenue au prix de simplifications : l'Inde ne se réduit pas à l'Advaita et au Bouddhisme. D'autre part, le Shivaïsme n'est pas ce qu'en dit l'auteur à la page 844. On peut se demander encore si l'opposition établie par lui entre « l'intériorité pure et solitaire » de l'Inde et le « recueillement chrétien ouvert à une intériorité réciproque » permet d'expliquer d'une manière satisfaisante le rayonnement et la lumière béatifiante qui émanent des saints indiens (p. 850-851). Si le « monadisme » indien était « radical », il serait sans portes ni fenêtres. L'auteur postule plus qu'il ne démontre que le « niveau de conscience le plus profond » se situe dans l'intériorité réciproque telle qu'il l'entend. Mais l'intérêt de son texte et de ce livre en général est évident. La multiplicité et l'importance des matières traitées comme la personnalité des auteurs en recommande la lecture à quiconque s'intéresse à ces grands sujets.

FERNAND BRUNNER.

CAMILLE DREVET : *Gandhi interpelle les chrétiens*. Paris, Les Editions du Cerf, 1965, 173 p. (Rencontre 69).

Il est difficile de parler du livre de Camille Drevet. On est tenté d'être sévère, car l'ignorance de l'Inde que l'ouvrage trahit est invraisemblable. L'auteur semble n'avoir fait aucun effort pour se documenter sur le sens des mots sanscrits (elle ne connaît le *cakra* qu'entre les mains du Bouddha, appelle le *rāma-nāma* une « prière à Rama ») ou sur l'orthographe des noms propres (c'est ainsi que Draupadī devient Dranjadi, Mahavīra, Mahadira, etc.) ; et mieux vaut ne pas consulter le glossaire où l'on trouverait que les Jains sont une communauté fondée par Jiva et que *agraha* veut dire attachement... Elle n'a pas davantage essayé d'identifier les auteurs des hymnes préférés de Gandhi, qu'elle cite pourtant ; Mīrā Bāī, Tukaram seraient-ils totalement inconnus des Européens ? Il est même permis de se demander si M<sup>me</sup> Drevet a lu le magnifique « Chant du Bienheureux » (*Bhagavad-gītā* et non *Baghavad Gita* !) qui a inspiré son héros pendant toute sa vie, et dont elle-même parle sans cesse ; autrement, dirait-elle, en l'opposant à la « langue magnifique » des Evangiles, que le message de la Gītā « se réduit... à des formules » (p. 159) et insisterait-elle (p. 114) sur le fait que Gandhi n'a pu trouver qu'au contact des chrétiens « la conception d'un Dieu personnel, lui parlant dans le silence du cœur » ? Cette ignorance des choses de l'Inde, qui n'est certes pas un crime en soi, est difficile à accepter chez un auteur qui parle de Gandhi. Le Gandhi de M<sup>me</sup> Drevet se détache, lumineux, sur une Inde si vague, si brumeuse, qu'on saisit mal les liens charnels et spirituels qui le rattachent à elle. On finit par se demander en quoi et pourquoi il est hindou et non pas chrétien. C'était pourtant cela que l'auteur avait entrepris de nous montrer : les rapports de Gandhi avec le christianisme qui l'inspire mais qu'il n'accepte pas, qu'il admire en le critiquant, dont il incarne l'éthique sans en vivre les mystères. Le sujet était beau, on eût souhaité le voir traité en profondeur. Il faut toutefois reconnaître que pour parler de la vie de Gandhi, nous dire quel exemple et quel défi elle fut pour les chrétiens, M<sup>me</sup> Drevet trouve des accents fort justes. Elle a su d'autre part réunir des témoignages variés et précieux. C'est pourquoi nous lui sommes, malgré tout, reconnaissants. C'est pourquoi aussi nous avons lu son livre jusqu'au bout... Ce que feront, nous n'en doutons pas, les lecteurs.

HÉLÈNE BRUNNER.

HEINRICH KAHLEFELD, ULRICH MANN, BERNHARD WELTE, CLAUS WESTERMANN : *Christentum und Religion*. Regensburg, 1966, Verlag Friedrich Pustet, 106 p.

En un certain sens, ce petit livre est un signe des temps. Il nous offre en effet quatre travaux présentés lors d'une session commune de l'Académie évangélique de Tutzing et de l'Académie catholique de Bavière, en mars 1965. Deux professeurs protestants, MM. Mann et Westermann, et deux de leurs collègues catholiques, MM. Kahlefeld et Welte, abordent ensemble le problème brûlant et contesté des rapports de la foi chrétienne et de la religion. Les quatre travaux, loin de polémiquer, s'efforcent de dépasser les formulations devenues classiques, même quand elles sont récentes, comme celles de Barth ou de Bonhoeffer, et de parvenir à une nouvelle compréhension de la tension dans laquelle foi et religion se trouvent l'une par rapport à l'autre. Deux études de théologie biblique, de Westermann pour l'Ancien Testament et de Kahlefeld pour l'évan-

gile selon Jean, mettent en évidence la complexité du rapport foi-religion dans la genèse même du témoignage biblique. En historien de la théologie, Mann fait une étude pénétrante des prises de position successives qui ont contribué à l'élaboration du problème, mais font nécessairement peser maints préjugés sur sa solution. Il souligne l'importance d'une meilleure information, tant sur l'histoire des religions que sur la psychologie des profondeurs, avant toute nouvelle tentative de solution théologique de la question. Welte, enfin, bien qu'il admette un peu trop facilement à notre goût que l'intériorité détermine l'extériorité sans que la réciproque soit vraie, nous livre des rapports dynamiques qui lient l'une à l'autre foi et religion, de leur évolution et de leur crise, une analyse dont nous avons tout particulièrement apprécié la lucidité, dans l'esprit de la plus belle espérance qu'ait suscitée Vatican II.

PIERRE GANDER.

*El Colegio episcopal.* Obra dirigida por el Excmo. y Rvdmo Sr. Dr. Fr. José López Ortiz, Obispo de Tuy-Vigo, Vicepresidente del CSIC, y el Sr. D. Joaquín Blázquez, Director del Instituto « Francisco Suárez », del CSIC ; Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Junta de Ciencias Sagradas. Madrid, 1964, deux volumes, 858 p.

Plus de vingt auteurs ont collaboré à la rédaction de cet ouvrage qui, « fuyant en principe toute polémique », prétend seulement être « un apport le plus utile possible au thème de la participation des évêques dans le régime de l'Eglise universelle, mettant en relief des points de doctrine, des questions de faits, des aspects historiques et en général tout ce qui peut tendre à éclairer cette matière difficile, sans prétendre faire pencher la balance de l'un ou de l'autre côté ». — Le livre part d'une étude de l'« Etat actuel de la question au Concile Vatican II ». Ensuite, divers auteurs traitent des nombreuses sources d'information relatives au problème, et des diverses théories qui se sont affrontées et peuvent encore s'opposer. Enfin sont abordés des problèmes plus généraux, tels que « Les évêques et l'Eglise universelle » ou « La nature théologique des Conciles (...) et la collégialité ». — Nul doute que ce sont là problèmes importants et familiers pour nombre de nos lecteurs ; s'ils ne le savent pas, il ne leur reste qu'à apprendre l'espagnol, le soussigné n'ayant pas le temps de traduire ces huit cents pages !

J.-P. BOREL.

A. DESQUEYRAT : *Le civilisé peut-il croire ?* Bruges, Desclée De Brouwer, 1963, 266 p.

L'auteur prend soin de nous en avertir : son intention n'est pas théologique, mais socio-psychologique ; au-travers d'une étude des mentalités et des structures politiques et sociales, « nous cherchons les obstacles, actuels et humains, qui empêchent de croire » (v. 14). Vérifier s'il y a relation de cause à effet entre la civilisation et la décroissance de la foi. Un tel programme ne peut éviter un malentendu : ce que le sociologue peut décrire, c'est une certaine quantité de faits plus ou moins élaborés. Prend-il, comme le fait l'auteur, le moyen âge



comme critère, il ne peut que constater la diminution de la place occupée par la croyance dans les réalités sociales du monde moderne. Le pessimisme de la démonstration — même s'il est corrigé par une déclaration de foi (p. 260), qui d'ailleurs n'est plus du tout sociologique ! — est dès lors inévitable. Mais l'Eglise est-elle plus fidèle et, osons le dire, plus puissante en temps de chrétienté qu'en temps de contestation ? Sur ce point le sociologue ne peut répondre. Dans la mesure où l'auteur veut faire œuvre de théologien ou de moraliste, il est peu convaincant. Lorsque au contraire il entreprend la description des trois stades de la civilisation occidentale — médiévale, bourgeoise et moderne — il est excellent. D'une plume alerte et précise il multiplie les notations caractéristiques. On le sent plein de ferveur pour l'homme du moyen âge, créateur d'une civilisation théologale, et plein d'ironie pour le bourgeois naturaliste, humaniste et individualiste. Il semble craindre grandement la standardisation et la socialisation de la société moderne dépersonnalisante. Ce livre vaut surtout par la quantité des faits qu'il apporte — on a même quelquefois l'impression que l'auteur s'est contenté de transcrire ses fiches personnelles ; il est plus discutable dans ses interprétations. D'autre part il n'éclaire pas en profondeur le lien entre foi et civilisation, de sorte qu'il s'avère incapable en définitive de répondre à la question posée par le titre. C'est une excellente introduction au problème ; comme tel il mérite d'être lu et discuté.

ERIC FUCHS.

JEAN ONIMUS : *Face au monde actuel*. Bruges, Desclée De Brouwer, 1962, 268 p.

« Aborder le monde moderne avec sympathie », le regarder « en chrétien », c'est ce qu'a voulu l'auteur dans cette série d'études groupées en un seul volume. Chacune des courtes contributions forme un tout en soi et peut fort bien être lue pour elle-même. On saisit l'intention de l'auteur, spécialiste de Péguy qu'il cite souvent, lorsqu'il commence par une étude sur Renan, poursuivant avec un portrait bien réussi de Jean Jaurès, pour aborder ensuite la crise de l'humanisme dans la littérature et la pensée contemporaine. Il parlera, dans la suite d'analyses de la seconde partie, de la dure expérience de la lucidité dans la littérature moderne, tant il est vrai qu'il peut être angoissant de voir qui l'on est, expérience de la lucidité, irréversible, dira-t-il : « Quiconque en a subi le choc ne saurait par ses seules forces retrouver la paix » (p. 91) : Folentin, Salavin... Ubu... Caligula, l'expérience humaine de Simone de Beauvoir seront les figures dont un certain aspect nous sera dépeint. Mais à l'expérience de la lucidité à laquelle il cherche une issue positive, alors qu'elle paraît conduire nécessairement au nihilisme, Jean Onimus voudrait opposer — en tant que chrétien — la limpidité, passant de la critique lucide à la compréhension respectueuse, donc à une attitude vis-à-vis de la vie fondamentalement différente de celle commandée par une lucidité froide, attitude où l'on sent l'amour et où le poids de l'intelligence critique est contrebalancé par *l'anima* « silencieuse épouse », « de *l'animus* dont parlait Claudel et qui s'agite tant à la surface de l'esprit » (p. 198). Le court chapitre : *Regard lucide, regard limpide*, est certainement un des sommets du livre. Bonne étude, dans la troisième partie sur Malraux et l'art, et l'incohérence comme procédé d'art.

HÉRALD CHÂTELAIN.

- G. COTTIER, J.-C. BAUMONT, A. CHOURAQUI, A. HAYEN, P.-R. REGAMEY, Y. CONGAR, P.-A. LIEGE, M.-D. CHENU, B. LECOMTE, J. FRAYSSINET, R. VOILLAUME, J. LOEW, A.-M. HENRY : *Eglise et pauvreté*. Paris, Les Editions du Cerf, 1965, 384 p. Unam Sancram, 57. Préfaces du patriarche Maximos IV et du cardinal Lercaro.

L'appel à la pauvreté a retenti avec force au dernier Concile. Ce livre est un essai de dépasser le stade des vœux pies ou des déclarations d'intention pour mettre l'Eglise catholique en état de reviser sa manière d'être sur ce point. D'une part on y analyse, statistiques et graphiques en mains, les dimensions actuelles de la pauvreté dans le monde (Cottier, Baumont, Chouraqui), d'autre part on y interroge l'Eglise, au moyen d'une enquête d'une grande ampleur, sur l'exercice concret de sa pauvreté (Henry, Voillaume, Loew). Avec une franchise admirable le contraste est souligné, le diagnostic des faits mis en évidence : l'Eglise est du côté des riches. Comment sortir de cette impasse ? C'est ce à quoi s'efforcent de répondre les travaux théologiques et sociologiques de la partie médiane de ce gros livre, par une réflexion sur l'anthropologie chrétienne (Hayen et Regamey), sur l'Eglise pauvre (Congar), sur « la présence mutuelle de l'Eglise et de la pauvreté » (Liégé, Chenu, Lecomte, Frayssinet). — On ne résume pas un tel livre : on le lit ! La haute qualité scientifique de ses travaux ne masque pas — au contraire elle le souligne — l'affreux drame de notre monde. A chaque page l'angoisse saisit le lecteur devant l'ampleur de la tâche et le caractère apparemment dérisoire des possibilités de l'Eglise. N'est-il pas trop tard ? Il faudrait au moins que la conscience des chrétiens occidentaux soit réveillée (or, quand on songe par exemple à l'accueil fait à la « proposition Biéler » par la Fédération des Eglises protestantes de la Suisse... !) et que l'Eglise, acceptant de devenir réellement pauvre, soutienne de toutes ses forces les organismes mondiaux équipés pour lutter contre la misère. Vivre la pauvreté et lutter contre la misère : y a-t-il question plus urgente pour nos Eglises ? L'Eglise catholique par de tels travaux montre qu'elle est décidée à relever le défi. Je souhaite que ce livre soit étudié dans de nombreux groupes de chrétiens, conjointement avec certains textes préparatoires de la conférence Eglise et société. Hormis certains articles techniques du P. Congar, il n'y a rien dans ce livre qui ne concerne également directement les Eglises protestantes. Un ouvrage capable de secouer les apathies, sans renforcer l'inopérant et vague complexe de culpabilité qui traîne dans nos Eglises riches d'Occident.

ERIC FUCHS.

- E. SCHILLEBEECKK, O.P. : *L'Eglise du Christ et l'homme d'aujourd'hui selon Vatican II*. Le Puy-Lyon, Editions Xavier Mappus, 1965, 166 p. Traduit du néerlandais par Th. Bouman.

Le titre français de cet ouvrage est trompeur : il s'agit en fait d'une sorte de journal des trois premières sessions de Vatican II, composé de chroniques écrites de 1960 à 1964. Ce n'est donc pas un ouvrage de synthèse ou une étude originale sur les déclarations conciliaires. Ecrite dans un style vif, cette chronique se lit avec intérêt : elle fait participer le lecteur à la lente maturation du Concile, et rétrospectivement lui fait mesurer les risques de certaines prises de position qui devaient par la suite s'imposer par leur valeur. L'auteur, expert théologique auprès de l'épiscopat hollandais, met l'accent sur deux thèmes : la

décentralisation de l'Eglise et la redécouverte que le salut s'inscrit dans une histoire. Regrettons que l'ouvrage ne dise rien de la quatrième session, ce qui limite son intérêt.

ERIC FUCHS.

*Deutschland und die östlichen Nachbarn.* Beiträge zu einer evangelischen Denkschrift. Herausgegeben von Reinhard Henkys. Stuttgart, Kreuz-Verlag, 1966, 240 p.

On se souvient du courageux document publié par l'Eglise évangélique d'Allemagne en octobre 1965 sur la question des réfugiés et la relation de l'Allemagne avec ses voisins de l'Est. Ce document appelait les Allemands à envisager avec réalisme et dans un esprit de réconciliation le problème de la frontière Oder-Neisse. Une telle prise de position souleva l'indignation des milieux nationalistes qui, ici comme ailleurs, attendent de l'Eglise qu'elle soit d'abord nationale. — Le livre que nous présentons se fait l'écho de ces discussions (par exemple l'article de R. Henkys : « Die Denkschrift in der Diskussion ») ou les prolonge. Le point de vue des réfugiés, celui de la Pologne et de la Bundesrepublik sont tour à tour présentés, ainsi que quelques réflexions théologiques sur le patriotisme. En appendice on donne les divers documents en cause, entre autres la fameuse lettre des évêques catholiques polonais. — Un livre utile pour qui veut comprendre les problèmes de l'Eglise allemande aujourd'hui et ses efforts pour rester fidèle au ministère prophétique.

ERIC FUCHS.

*Responsibility in the Welfare State ?* Une étude des relations entre les services sociaux et les Eglises dans une banlieue. A Report of the Birmingham Social Responsibility Project. Published by the Birmingham Council of Christian Churches. Birmingham, 1961, 101 p.

Il s'agit du film d'une expérience qui se poursuit encore. La préoccupation centrale est de savoir comment les Eglises et les associations privées peuvent apporter pour leur part une contribution dans le secteur social, lors même que les services sociaux les plus importants d'un pays dépendent de l'Etat (Education Act 1944). Pour répondre à ce souci, le comité chargé d'étudier cette question a rassemblé des données sur l'opportunité d'une collaboration Eglise - Services sociaux, et sur les besoins effectifs d'une population suburbaine. Le présent opuscule rend compte du résultat de ces recherches et du programme d'action qui en est issu, programme en voie de réalisation aujourd'hui. L'attention s'est cristallisée, comme dans d'autres enquêtes identiques (sociologie religieuse, recherches socio-ecclésiales), sur l'importance des relations de voisinage, le problème de l'isolement, etc... Enquête ayant trouvé un écho intéressant en Grande-Bretagne (autour du William Temple College de Rugby en particulier).

HÉRALD CHATELAIN.

ROGER SCHUTZ et MAX THURIAN : *La parole vivante au Concile.* Texte et commentaire de la constitution sur la Révélation. Les Presses de Taizé, 1966, 190 p.

Ce petit livre donne la version française intégrale du décret de Vatican II sur la Révélation, introduit par une esquisse très vivante d'une journée type des frères de Taizé qui suivirent à Rome les sessions du Concile. Le gros de

l'ouvrage est constitué par une exégèse du décret, faite du point de vue des espérances œcuméniques. On y met en lumière l'effort des Pères conciliaires pour dépasser les antinomies qui jusqu'à une période récente rendaient stérile tout dialogue interconfessionnel. On souligne surtout la nouvelle façon de poser le problème Ecriture-Tradition, et les convergences de la solution esquissée à Rome et de celles qui ont été entrevues à Montréal par les théologiens de Foi et Constitution. Mais nous sommes un peu moins optimiste que Taizé sur ce point, en raison notamment des définitions mariales de 1854 et de 1960, dont on voit mal une justification possible même si l'on use du critère « Ecriture conjointement avec la Tradition », au lieu du simpliste « Scriptura sola ».

RICHARD PAQUIER.

CASIANO FLORISTAN : *La paroisse, communauté eucharistique*. Paris, P. Lethielleux, 1963, 224 p.

S'il fallait une preuve que le renouveau biblique et théologique contemporain travaille aussi le catholicisme espagnol, elle nous est donnée par cet ouvrage traduit de l'espagnol, dont l'auteur est professeur au Séminaire de Pampelune et à l'Université de Salamanque. Et à l'heure où d'aucuns remettent en question le bien-fondé de la structure paroissiale des Eglises, il est particulièrement utile de méditer ces pages riches de saine théologie biblique et patristique, qui reprennent le problème à la base, sous l'angle de la théologie pastorale. Car si la sociologie religieuse, dit l'auteur, peut étudier plus ou moins profondément le *Corpus christianum*, le *Corpus Christi* reste hors de ses prises. Du sens étymologique de *paroikia* (vivre en commun et vivre à l'étranger), on rejoint la notion de l'Eglise peuple de Dieu en pèlerinage vers la maison du Père. La paroisse est l'Eglise universelle *hic et nunc*, dans l'inévitable conditionnement spatial de ce monde. Elle est le lieu concret où retentit la Parole kérygmatique et où se célèbre l'eucharistie, repas du Royaume. C'est là que le Christ prophète, prêtre et roi, fait son œuvre de salut par le moyen de ses ministres. La pensée de C. Floristan s'apparente nettement à l'ecclésiologie eucharistique des théologiens orthodoxes contemporains. Elle manifeste d'autre part un souci aigu de souligner l'importance de la Parole et de la foi comme préalables à toute vie sacramentelle. Une bibliographie exhaustive et commentée de 267 titres complète utilement l'ouvrage.

RICHARD PAQUIER.

PIERRE-YVES EMERY : *Habiter en frères tous ensemble* (Les psaumes et l'unité de l'Eglise selon saint Augustin). Les Presses de Taizé, 1965, 182 p.

Les pionniers de l'œcuménisme ont été parfois accusés d'être affectés d'une hystérie de l'unité. Du moins ont-ils la consolation de se trouver en flatteuse compagnie avec saint Augustin. L'ouvrage consciencieux du théologien de Taizé est là pour nous en convaincre. D'une lecture un peu ardue au début, il devient palpitant d'actualité en sa dernière partie. Compte tenu de différences non négligeables entre le schisme donatiste du IV<sup>e</sup> siècle et le fractionnement confessionnel d'aujourd'hui, les exhortations de l'évêque d'Hippone nous atteignent directement, notamment par ses considérations sur l'authentique catholicité de l'Eglise contrastant avec le sectarisme régionaliste, ou sur l'unicité du baptême, lien de tous ceux qui se réclament du nom du Christ, ou sur la nécessité du dialogue entre croyants séparés, enfin sur l'indivisibilité du spirituel



et du social dans l'Eglise, par opposition à toute dichotomie entre Eglise visible et invisible. La distinction n'est pas toujours assez nette, chez saint Augustin, entre une typologie légitime et un allégorisme fantaisiste. Il faut savoir gré à P.-Y. Emery d'avoir classé et regroupé pour nous des textes dispersés dans les peu accessibles commentaires augustinien des psaumes.

RICHARD PAQUIER.

DANIEL THAMBYRAJAH NILES : *Sur la terre...* La mission de Dieu et de son Eglise. Genève, Labor et Fides, 1965, 294 p. Collection œcuménique, n° 5.

« Un ventilateur électrique ne peut que brasser l'air chaud d'une pièce. Beaucoup d'activités de l'Eglise et même certaines campagnes d'évangélisation ne font pas davantage. Il est tout différent de sortir au grand air, là où il y a du vent, et d'en sentir la fraîcheur sur son visage » (p. 72). — Ces quelques lignes donnent une idée du caractère enjoué et tonique de ce livre. Divisé en trois parties : la foi, l'entreprise missionnaire, la rencontre, l'ouvrage donne moins l'impression d'une construction régulière que celle d'un torrent impétueux, chargé de limon fertilisateur. Les thèmes principaux sont d'une part les Eglises et les relations œcuméniques, d'autre part la mission de l'Eglise dans le monde et son affrontement avec les religions non chrétiennes. L'auteur passe souvent d'un thème à l'autre, et la valeur de son livre, qui se lit avec un intérêt soutenu, réside dans le très grand nombre de remarques originales et fécondes qu'il contient. D. T. Niles est extrêmement critique, parfois mordant, à l'égard des alliances confessionnelles, qu'il estime dangereuses pour l'avenir du mouvement œcuménique. Il proclame à maintes reprises sa conviction passionnée que l'Eglise doit toujours envisager la totalité de son œuvre et de sa responsabilité dans le monde. Cette voix, tout ensemble critique et prophétique, d'un des chrétiens marquants de l'Asie d'aujourd'hui, mérite d'être largement entendue.

FRANCIS BAUDRAZ.

RENÉ VOILLAUME : *Prier pour Vivre*. Paris, Editions du Cerf, 1966, 128 p.

Ce recueil présente un choix de textes du Prieur des Petits Frères de Jésus qui sont consacrés à la prière contemplative, ses méthodes et ses exigences. Il parle en maître spirituel et s'adresse d'abord à ses frères engagés dans le même service. « La prière des pauvres gens » évoque le problème de la fatigue : « Chaque fois que Jésus a voulu entraîner quelques-uns de ses apôtres, pourtant choisis, à prier avec lui, l'Evangile note qu'ils se sont endormis... Qui de nous, dans la grosse lassitude d'homme de la vie ouvrière, n'a connu cette revanche du corps sur l'esprit ? » (p. 102). Mais la voie de la méditation n'est pas la seule vers l'oraison. Le désir douloureux de prier sera parfois la vraie prière. — La prière filiale de Jésus, unique et exemplaire, était inséparable de l'offrande de sa vie et culmine à Gethsémani. — Même si certains aspects de cette spiritualité paraissent contestables à notre piété réformée, cet appel à prier à la suite de Jésus vaut d'être écouté.

FRANÇOIS GRANDCHAMP.

THOMAS MERTON : *Vie et Sainteté*. Traduit de l'américain par Marie Tadié. Paris, Editions du Seuil, 1966, 160 p.

Il n'est pas aisé de résumer ce nouveau livre de l'auteur de *La nuit privée d'étoiles*. Il s'adresse aux laïcs et leur décrit leur vocation à la sainteté dans l'action. Cette sainteté ne consiste pas dans une perfection formelle. Elle n'est pas non plus activisme, mais vie et croissance dans le Christ. La participation à cette vie donnée dans l'Eglise principalement par le moyen des sacrements est inséparable de la foi et de l'amour dont elle est la source. — Rien de très neuf dans ces affirmations juxtaposées qui se succèdent. Un Billy Graham catholique ? Certainement pas, car cet Américain dénonce courageusement l'infantilisme religieux et une charité d'évasion.

FRANÇOIS GRANDCHAMP.

ROGER SCHUTZ, prieur de Taizé : *Unanimité dans le pluralisme*. Les Presses de Taizé, 1966, 141 p.

Il faudrait presque tout citer de ces pages très substantielles du conducteur spirituel de la Communauté de Taizé. Elles s'inscrivent dans la même ligne que *Vivre l'aujourd'hui de Dieu* et *Dynamique du Provisoire*. Elles expriment le souci constant de la Communauté de penser sa vocation et ses responsabilités en fonction du monde où nous vivons. Ce monde est caractérisé par le pluralisme : c'est un fait qu'il faut accepter et qui a ses incidences sur la chrétienté. Sous peine de désagrégation mortelle, il faut dégager le pivot commun, la référence centrale qui crée l'unanimité fondamentale dans la plus grande diversité d'expression. Par la méditation et l'expérience, l'ouverture œcuménique est en passe de se dilater jusqu'aux frontières de l'humain : il s'agit de vivre le Christ pour le monde, pour l'homme, pour sa promotion spirituelle en même temps que sa promotion humaine. Autonomes et solidaires, ce titre de l'un des chapitres du livre en résume assez bien la thèse essentielle, autour de laquelle gravitent cent autres pensées perspicaces sur la situation du chrétien et de l'Eglise dans un monde de dispersion.

RICHARD PAQUIER.

ERWIN REISNER : *Die Juden und das Deutsche Reich*. Erlenbach-Zurich et Stuttgart, Rentsch, 1966, 247 p.

Bouleversé par les explosions antisémites sous le régime hitlérien, M. Erwin Reisner, professeur de philosophie et de théologie à Berlin, essaie de saisir l'existence empirique et religieuse du peuple juif à travers les siècles et consacre plusieurs chapitres à la confrontation du peuple juif avec le peuple allemand. — Selon l'auteur, l'élection d'Israël n'a de réalité que dans la mesure où le peuple juif dissout et sublime son existence historique (empirique) et sa particularité nationale (politique). Le peuple juif dans un cadre historique ne saurait devenir populaire (!), car « die Gnade hebt das Volkstum und mit ihm die Geschichte in die Ewigkeit auf » (p. 17). En vue de la communauté eschatologique et éternelle, le peuple d'Israël est appelé à se déshistoriser. La circoncision, symbolisant le renoncement à toute descendance naturelle, évite au peuple juif de s'éterniser dans le temps, sinon il tombe sous le coup de l'antisémitisme. La mort du Christ signifie la fin de l'Israël selon la chair, la fin également de la « civitas terrena » diabolique. — A l'instar du peuple juif, les Allemands encourent la haine antialémanique des peuples, non pas parce



qu'ils sont le peuple élu de Dieu, mais parce qu'ils se sont comportés comme le peuple élu. D'ailleurs, les Allemands ne sont jamais devenus une nation proprement dite, puisque leur origine ne procède pas d'un principe national mais d'un christianisme sécularisé. En confondant dans son sein l'Empire romain et le Royaume de Dieu, le peuple allemand a rendu son âme schizo-frène et, partant, s'est distingué des autres peuples en devenant un second peuple juif. — En comparant ces deux « peuples juifs », Reisner parvient à la constatation, contestable à notre avis, que l'homme juif et l'homme allemand sont deux frères ennemis, à cette nuance près que le judaïsme a sécularisé l'Ancien Testament et le *Deutschtum* le Nouveau Testament. Le peuple juif a été infidèle à son élection en se rangeant parmi les autres peuples, alors que le peuple allemand s'est approprié l'élection en rabaissant la foi chrétienne au niveau des aspirations politiques et impérialistes du « Reich ». Il s'ensuit que le sionisme (Bar Kochba) et le national-socialisme (Hitler) se situent sous le même dénominateur. — L'auteur termine son livre intéressant et original par cette proposition que le Juif doit renoncer à une existence déterminée par le sang et la chair et l'Allemand se débarrasser d'une fausse conception du Royaume. Puisqu'il n'y a qu'un homme parfait et accompli, à savoir Jésus-Christ, il n'y a plus ni Juif ni Allemand. On sent que l'auteur a neutralisé le rôle d'Israël parmi les nations en mettant en évidence le peuple allemand, le centre des nations.

BERNARD BUUNK.

JEAN XXIII : *Journal de l'âme (écrits spirituels)*. Paris, Les Editions du Cerf, 1964, 603 p.

Toute la personnalité si attachante du pape de *l'aggiornamento* et de Vatican II transparaît dans ces pages qui embrassent toute la vie du prélat, du temps du petit séminaire de Bergame en 1895 jusqu'à celui du pontificat. On y voit vivre intensément une âme que possèdent une foi et une charité ardentes, pour qui toutes les circonstances d'une carrière ecclésiastique très variée sont une occasion de rigoureux examens de conscience et de résolutions de sanctification. On y discerne aussi l'évolution d'une piété de jeunesse un peu légaliste et scrupuleuse vers une spiritualité toujours plus sereine et plus dépouillée, à la hauteur du grand dessein rénovateur et œcuménique de ce pape extraordinaire. De belles et suggestives photographies ajoutent à l'intérêt de l'ouvrage.

RICHARD PAQUIER.

HISTOIRE  
DE LA  
PHILOSOPHIE

LIU WU-CHI : *La philosophie de Confucius*. Traduit de l'anglais par Raoul Baude. Paris, Payot, 1963, 214 p. Petite Bibliothèque Payot.

Loin de se contenter du seul confucianisme, l'auteur de ce petit livre dont nul ne contestera la grande utilité fait des incursions dans d'autres domaines de la pensée chinoise, notamment le taoïsme. Le récit est très vivant, le style souvent amusant. On voit les grands maîtres de l'époque classique enseigner leurs adeptes, fonder de multiples écoles, se battre entre eux. On les voit affronter le bouddhisme et, à l'époque Sung (960-1279 : en Occident, c'est la période des grandes synthèses !), élaborer un système complet de philosophie, en ajoutant à la morale et à la politique des anciens la cosmologie et la métaphysique. Le récit s'arrête au XX<sup>e</sup> siècle, avant la deuxième guerre mondiale ; quant à

l'avenir, « le verdict de la postérité demeure inconnu » (p. 161). L'auteur cite volontiers les textes originaux, mais il oublie de donner des renseignements plus détaillés sur l'origine et le caractère littéraire des œuvres. Tout n'est pas possible dans un livre de poche de 200 pages.

CARL-A. KELLER.

PAUL GOUBERT, S.J. : *Byzance avant l'Islam*. Tome second : Byzance et l'Occident sous les successeurs de Justinien II : Rome, Byzance et Carthage. Paris, Editions A. et J. Picard & C<sup>ie</sup>, 1965, 267 p.

La première partie de l'ouvrage retrace l'histoire des possessions byzantines en Italie de 565 à 608, c'est-à-dire jusqu'à la fin du second exarchat de Smaragdus. Pendant cette période, la politique de Byzance est déterminée par la question lombarde, dont la solution n'apparaît en aucun cas défavorable à l'empire romain d'Occident, la position de ce dernier s'étant renforcée en Italie par la création de l'exarchat de Ravenne. Goubert fait à son propos une hypothèse intéressante : « Tant que les Lombards après l'assassinat de Cleph étaient divisés en quinze principautés indépendantes, les lenteurs du commandement byzantin, partagé en administration civile et administration militaire, étaient tolérables. Mais quand les ducs s'unirent et choisirent un roi, Authari, il fallut pour résister à ce chef unique d'un peuple discipliné un commandement unique. Ainsi la création de l'exarchat serait directement contemporaine de l'élection d'Authari (584) » (p. 37). Il y aurait donc relation entre l'établissement d'une royauté unique chez les Lombards et la création de l'exarchat. Goubert insiste sur l'importance de l'empereur Maurice qui concentra les pouvoirs militaires et civils entre les seules mains de l'exarque. Cette réforme devait servir de modèle à l'organisation des thèmes par Héraclius et ses successeurs (p. 38). — Après avoir présenté les territoires compris dans l'exarchat, l'auteur traite de son administration et de l'organisation de l'armée. Il montre à ce propos comment, de l'italianisation de l'armée byzantine, de la confusion de plus en plus étroite des pouvoirs civils et militaires entre les mains des tribuns, de ducs qui souvent deviennent de grands propriétaires locaux, jaillira plus tard, conséquence lointaine, la « féodalité » (p. 70). — Nous passons ensuite à l'histoire proprement dite de l'exarchat. Goubert démontre qu'il n'y a probablement jamais eu d'exarque Julianus entre le premier exarchat de Smaragdus et celui de Romanus (p. 89-92). L'offensive byzantine contre les Lombards atteint son sommet avec Romanus qui, en occupant Plaisance, pénétra au centre même de la Lombardie. Les Lombards auraient été définitivement vaincus si les Francs, alliés de l'exarque, ne l'avaient abandonné par indiscipline et cupidité. Apparemment, ni l'empereur Maurice, ni même Grégoire de Tours, selon Goubert, n'étaient conscients que l'empire mérovingien de la fin du VI<sup>e</sup> siècle fût en pleine décadence et incapable de grandes actions militaires. La première partie de l'ouvrage se termine sur l'offensive du roi lombard Agilulf en 603, contre Smaragdus qui eut pour conséquence une considérable diminution des possessions byzantines en Italie. — Au centre de la seconde partie, nous trouvons le pape Grégoire le Grand et les relations qu'il entretint avec l'empereur Maurice, ses amis byzantins et avec l'exarchat de Ravenne. Goubert note avec finesse la complémentarité du pape et de l'empereur. Enfin, l'auteur met en évidence le rôle important de médiateur que Grégoire le Grand joua entre l'empereur et les peuples barbares, entre Byzance et l'Angleterre notamment. — Goubert présente ensuite en détail l'exarchat de Carthage, dont il situe la fondation entre mai

585 et juin 591, et souligne le parallélisme qui existe entre cet exarchat et celui de Ravenne. — Le livre se termine par un chapitre consacré aux relations de Grégoire le Grand avec la Sicile. — Cette œuvre, fruit d'un contact immédiat avec les sources qui sont utilisées pleinement, s'intéresse plus aux personnes qui agissent qu'aux institutions, et, dans cette perspective, on peut dire que le « favori » de Goubert est l'empereur Maurice. — On peut se demander, en lisant Goubert, si l'attitude aimable du pape à l'égard du successeur de Maurice, l'usurpateur Phocas, est véritablement le signe que le pape s'est laissé gagner par la contagion d'un optimisme dû à l'avènement du nouvel empereur. Ce qui apparaît comme un hommage enthousiaste, ne serait-il pas plutôt le produit d'une politesse diplomatique ou même un signe de peur ? L'attitude de Grégoire face à Phocas nous le montre en fait plus politicien que pape. — Cet ouvrage est agrémenté de photos ; cependant les principes de leur choix ne sont pas toujours clairs. Qu'ont à faire l'amphithéâtre romain de Spolète (V, b), l'arc de Trajan et l'amphithéâtre de Bénévent (VII, b), l'amphithéâtre de Syracuse (XVIII) avec la fin du VI<sup>e</sup> siècle ? Sous I, a, on nous présente le Palais de Théodoric à Ravenne, bien que l'identification du bâtiment photographié avec le Palais royal goth soit très incertaine. — Enfin, relevons quelques fâcheuses fautes d'impression. Par exemple, p. 43, note 75, il est difficile de concevoir Smaragdus, exarque en 588 et de 603 à 608, faisant construire le castrum de Ferrare en 505 ! P. 52, l'usurpation de Grégoire en Afrique n'eut pas lieu en 666 mais en 646. — Ces quelques remarques faites, formulons le souhait que le volume suivant de Goubert, qui doit s'intituler *Byzance et les peuples du Danube*, paraisse prochainement et qu'il ait la qualité du présent ouvrage.

OLIVIER FATIO.

*Miscellanea Mediaevalia* : Band 3. *Beiträge zum Berufsbewusstsein des mittelalterlichen Menschen*. Herausgegeben von Paul Wilpert. Berlin, Walter de Gruyter & Co., 1964, 360 p.

Ce recueil commence par un article de Pierre Michaud-Quatin consacré à *La conscience d'être membre d'une universitas* dans lequel l'auteur relève l'émergence d'une conscience collective au XIII<sup>e</sup> siècle qui se manifeste dans les domaines politique, économique et ecclésiastique par la constitution des parlements, des guildes et de la théorie conciliaire. Les maîtres de la fin du siècle, à la suite de saint Thomas, vont se faire les théoriciens de ce mouvement communautaire en élaborant à partir de la *Politique* d'Aristote la doctrine du bien commun dont bénéficient tous les membres de la communauté et qu'ils doivent défendre et promouvoir. Citons ensuite l'article de Jacques Le Goff, *Quelle conscience l'université médiévale a-t-elle d'elle-même ?* Le Goff montre comment, au XII<sup>e</sup> et au XIII<sup>e</sup> siècle, les universitaires prirent conscience de leur vocation de *découvreurs* et de la spécificité de leur travail intellectuel par rapport au travail manuel. L'auteur décrit ensuite l'affaissement de cette vocation de découvreurs en une fonction de conservateurs au cours du XV<sup>e</sup> siècle. Dans un article intitulé *L'organisation de la société humaine selon le Defensor Pacis de Marsile de Padoue*, Jeannine Quillet pense que le *Defensor Pacis* représente le passage d'une société dans laquelle les valeurs politiques sont étroitement subordonnées aux valeurs religieuses à une société dans laquelle les valeurs séculières, civiles et proprement politiques deviennent fondamentales et s'efforcent d'absorber les valeurs religieuses en les intégrant. Tout, en effet, dans cette

œuvre concourt à mettre en évidence l'opposition absolue entre la *vita sufficiens* et la *vita beata*. On ne va pas de l'une à l'autre par un processus de développement et d'élargissement des perspectives, mais l'une et l'autre visent des buts totalement opposés. Le « bien-vivre » de la société humaine est totalement différent de la recherche de la perfection chrétienne ; ainsi la société humaine dont Marsile décrit l'organisation est une société purement laïque. Signalons encore les articles de Sophronius Clasens, *Die Armut als Beruf : Franziskus von Assisi*, et *Die « Legenda Antiqua » des Hl. Franziskus von Assisi*, de A. L. Gabriel, *Motivation of the founders at mediaeval colleges*, de W. P. Eckert, *Das Selbstverständnis des Thomas von Aquino als Mendikant und als Magister S. Theologiae*. Enfin, on trouvera encore dans ce beau recueil des articles consacrés à Ockham, Dante, Lulle et Boëce.

OLIVIER FATIO.

EMILE NAMER : *Documents sur la vie de Jules-César Vanini de Taurisano*. Università degli Studi di Bari : Pubblicazioni dell'istituto di filosofia. Bari, Adriatica editrice, 1966, 196 p.

La vie tragique de Giulio-Cesare Vanini, condamné à mort en 1619 à Toulouse, et l'œuvre de ce philosophe sont connus de manière insuffisante jusqu'à ce jour. Malgré de réels mérites, l'édition de Guido Porzio, parue en 1912, présente des lacunes et des erreurs. Une édition plus correcte présentera une série de problèmes assez graves relatifs à l'originalité de l'œuvre. En vue d'une étude plus complète, Emile Namer a rassemblé les documents déjà connus et ceux qu'il a lui-même découverts à Naples, en Angleterre où Vanini se réfugia quelque temps, et enfin à Toulouse.

LYDIA VON AUW.

RAYMOND LULLE : *Le livre du Gentil et des trois Sages*, version française médiévale, complétée par une traduction en français moderne, texte établi et présenté par ARMAND LLINARÈS. Paris, Presses Universitaires de France, 1966, 242 p. (Université de Grenoble, publications de la Faculté des lettres et sciences humaines).

L'auteur, à qui l'on doit déjà plusieurs travaux sur Raymond Lulle, publie ici un texte datant du début de la carrière du penseur catalan. Il y ajoute une introduction et plusieurs index. Ce texte relate la conversation de représentants des trois religions (judaïsme, christianisme et islam) avec un incroyant. Contrairement à ce qu'on pourrait attendre, il ne s'agit pas d'apologétique chrétienne. Les trois sages veulent convaincre l'incroyant, par des arguments de raison, de l'existence de Dieu et de la résurrection et ils cherchent ensuite successivement à prouver au Gentil les articles de leur foi. Mais ils ne concluent pas en faveur d'une religion ou d'une autre : le choix est laissé au Gentil, qui lui-même ne se prononce pas. On apprend à la fin du livre que les trois sages vont continuer à discuter dans la concorde et le respect mutuel. Ce texte, écrit d'abord en catalan peut-être, a été traduit en latin et en français. C'est cette dernière version que nous avons ici, dont une lacune a été comblée par une traduction moderne du passage manquant. On verra que le jeune Lulle aime les allégories et manifeste déjà un goût prononcé pour l'art de raisonner. On verra surtout que le Moyen Age a su pratiquer l'examen sincère des objections et la tolérance. Notre époque n'est pas la seule à avoir connu les problèmes nés de la rencontre des religions.

FERNAND BRUNNER.



ANDRÉ GOUNELLE : *L'Entretien de Pascal avec M. de Sacy. Etude et commentaire*. Paris, Presses Universitaires de France, 1966, 152 p. Etudes d'histoire et de philosophie religieuses.

L'auteur donne le texte de Pascal, une présentation de ce texte et son commentaire détaillé. Il adopte les conclusions de Pierre Courcelle touchant la valeur du témoignage de Fontaine (voir *L'Entretien de Pascal et de Sacy, ses sources et ses énigmes*, Paris, 1960) et porte son attention sur la nature de ce dialogue fameux. Il s'agit à ses yeux d'un entretien de direction spirituelle et non d'une discussion philosophique. Mais le sujet en est la philosophie. Pascal y montre comment la philosophie peut être utilisée à des fins apologétiques. L'auteur, d'un style direct et clair, explique le rôle de Sacy, la raison pour laquelle Pascal traite d'Epictète et de Montaigne et les rapports de la théologie et de la philosophie pour le nouveau converti. Son point de vue n'est pas celui du critique — il ne met pas en discussion les thèses de Pascal — mais celui de l'historien.

FERNAND BRUNNER.

SALVATORE MICCOLIS : *Francesco Sanchez*. Università di Bari. Pubblicazioni dell'Istituto di Filosofia. Bari, 1965, 100 p.

Cette brève étude met en lumière, malgré les lacunes de la biographie de Sanchez et le grand nombre des traités qui se sont perdus, la figure originale de ce médecin philosophe, que Bayle appelait « le sceptique », l'auteur du traité *Quod nihil scitur*. Sanchez, qui vécut à Toulouse, s'apparente à des esprits comme Montaigne et Pierre Charron, ses contemporains, mais son agnosticisme systématique n'est pas seulement une question de tempérament ou la réaction d'un homme meurtri et révolté par le fanatisme et l'intolérance de son époque. C'est le premier pas d'une recherche de la vérité scientifique et philosophique où Sanchez tente de faire table rase du dogmatisme d'Aristote comme de celui de Galien, du verbalisme d'une certaine culture comme des superstitions de l'ignorance. Seule l'observation rigoureuse et attentive de la nature peut conduire à une vérité empirique sur laquelle une science relative mais utile peut se baser. Il est regrettable que Sanchez n'ait pas défini de manière plus précise sa méthode de connaissance mais on peut voir en lui un précurseur de la recherche scientifique moderne.

LYDIA VON AUW.

JOHN LOCKE : *Two Tracts on Government*, edited with an introduction, notes and translation by Philip Abrams. Cambridge, The University Press, 1967, 264 p.

Il s'agit de deux ouvrages inédits, datant de 1660, l'un en anglais, l'autre en latin, concernant la tolérance religieuse. La question est de savoir si la liberté de pratique peut être accordée au peuple dans des matières indifférentes de cérémonie et de rituel ou si les gouvernements sont habilités à imposer un comportement déterminé en ces domaines. Le problème n'est plus actuel, mais il a contraint Locke à considérer des questions fondamentales relatives à la nature du gouvernement. L'éditeur accompagne le texte latin d'une traduction anglaise et, en une longue introduction, il présente les circonstances politiques de l'époque et l'évolution de la pensée de Locke. Car le philosophe, connu pour son libéralisme, se rattache en 1660 au conservatisme. Il accorde au gou-

vernement le pouvoir d'imposer des règles de conduite, en matières indifférentes, pour le bon ordre de la société. Il fonde ces conclusions sur deux raisons opposées : 1) le magistrat est un agent de la loi divine qui exige l'ordre ; 2) la survie de la société impose la limitation de la liberté individuelle (argument inspiré de Hobbes). Devenu plus sensible à la multiplicité et à la subjectivité des comportements humains, Locke, plus tard, changera d'avis.

FERNAND BRUNNER.

RENÉ POMEAU : *Diderot. Sa vie, son œuvre, avec un exposé de sa philosophie*. Paris, Presses Universitaires de France, 1967. « Philosophes », 125 pages.

L'exposé de la philosophie est très remarquable ; les lieux communs qui circulent sur Diderot sont balayés, et c'est une vue neuve, entièrement fondée, qui est proposée. L'accent est mis, en fin d'exposé, sur les vues politiques de Diderot. Mais ce qui vaut davantage que tous les thèmes abordés, c'est la supériorité du regard sur un homme et sur une œuvre qui ne cessent d'être déroutants. La vraie portée de « Diderot philosophe » apparaît alors : ce n'est pas que Diderot puisse ou ne puisse pas être intégré dans la hiérarchie des penseurs et dans leur histoire, mais c'est que, tout comme Montaigne, il eut cette sagesse d'être philosophe en se moquant de la philosophie : « Diderot, un Socrate des Lumières ? — Pourquoi non ? » — Les textes sont non seulement très bien choisis, dans des œuvres tantôt très connues, tantôt presque inédites, mais ils sont accompagnés de titres suggestifs et suivent dans leur ordre celui de l'exposé.

J.-CLAUDE FIGUET.

MAINE DE BIRAN : *L'effort*. Textes choisis et présentés par A. Drevet. Paris, Presses Universitaires de France, 1966, 198 p. « Les grands textes. »

La publication de ce recueil est d'autant plus heureuse que les œuvres de Maine de Biran ne sont pas très répandues et que l'on peut avoir une certaine peine à se les procurer. Les textes, tirés d'une quinzaine d'œuvres différentes, donnent un bon aperçu de la pensée biranienne. Ils sont groupés autour de quatre thèmes centraux : 1) les sensations, l'effort ; 2) les habitudes ; 3) le moi et la volonté ; 4) Dieu, la troisième vie. En tête du volume figurent en outre quelques extraits du *Journal* destinés à faire revivre la personnalité du philosophe.

ANDRÉ VOELKE.

JONATHAN BENNETT : *Kant's Analytic*. Cambridge, At the University Press, 1966, XVI et 252 p.

Dans le commentaire de la *Critique de la raison pure*, et plus précisément de la *Théorie transcendantale des éléments*, dont il publie ici le premier volume — un second est annoncé, qui traitera de la *Dialectique transcendantale* —, J. Bennett veut donner à la fois une introduction à l'étude de Kant et une interprétation cohérente de sa doctrine. Fidèle à l'esprit qui a animé de tout temps les recherches kantienne dans le monde anglo-saxon, et dont Norman Kemp Smith a peut-être donné le meilleur exemple, l'auteur n'a pas hésité à « critiquer, clarifier, interpoler et réviser » (p. VIII). A vrai dire, cette attitude fait de son



livre un travail de discussion beaucoup plus que d'exposition, même systématique ; et, en dépit d'un parti pris évident de simplicité, il est douteux que le débutant trouve là un instrument vraiment utile. — Mais l'intérêt majeur de l'ouvrage, et son originalité, résident dans la confrontation épisodique des problèmes kantien et de ceux qui préoccupent les philosophes contemporains de langue anglaise. Mentionnons en particulier le chapitre III (§§ 11-15, p. 33-44), qui appuie l'analyse de la notion kantienne d'espace, dans ses rapports avec celles d'expérience et d'objet, sur une comparaison avec les thèses avancées par P. F. Strawson dans *Individuals* (London, 1959). L'entreprise nous éloigne sensiblement de la lettre du kantisme ; mais elle se révèle fructueuse, d'autant plus que J. Bennett ne se contente pas de rapprocher les deux solutions d'un même problème : il soumet également ses auteurs à un examen nouveau qui, par-delà leurs épistémologies respectives, touche au *statut* même de celles-ci. Il discute en effet le problème de savoir si la théorie kantienne du sens externe est elle-même synthétique *a priori*, analytique ou synthétique *a posteriori* (§ 6, p. 16), et pose ensuite la même question à Strawson (§ 15, p. 41 sq.). Dans l'un et l'autre cas, il est certain que la démarche du philosophe n'est pas empirique : ce serait contraire à la notion même de philosophie transcendantale, d'une part, et à celle de philosophie analytique, de l'autre ; pour le reste, il semble bien que la théorie kantienne soit synthétique *a priori*, et la théorie moderne analytique, quoique dépourvue de l'évidence qui s'attache ordinairement à ce mot. Mais on regrettera que J. Bennett, tout en citant Quine sur ce point, n'ait pas davantage critiqué les notions d'analyse et de synthèse. — Les rapprochements avec Wittgenstein sont également précieux. Que ce soit à propos de l'idée de concept (§ 17, p. 53 sq.), ou surtout de la *Réfutation de l'idéalisme* (§ 51, p. 202 sq.), la problématique moderne, ici encore, est nettement apparentée à celle de Kant. — Cependant, ces points de contact ne concernent évidemment que certains aspects, très fragmentaires, des deux contextes qui sont ainsi mis en présence l'un de l'autre, et qu'il serait dangereux d'assimiler purement et simplement. Aussi un tel ouvrage irritera-t-il quelque peu, par son orientation et par son style même, le lecteur familier d'une *Kant-philologie* plus traditionnelle. A cet égard, il est significatif que seul Vaihinger, parmi les commentateurs de langue allemande, soit cité explicitement. Certes, l'auteur, quand il la discute (p. 138), semble prendre ses distances par rapport à la *patchwork-theory* de Norman Kemp Smith, dont le véritable responsable est justement Vaihinger ; mais tout son travail se conforme, en réalité, à cette conception-là de la *Critique de la raison pure*, qui a d'ailleurs de fortes chances d'être la bonne, mais dont il aurait fallu mieux préciser qu'elle n'est pas la seule possible.

DENIS ZASLAWSKY.

JEAN LACROIX : *Kant et le kantisme*. Paris, Presses Universitaires de France, 1966, 128 p. Que sais-je ? n° 1213.

Ce livre présente la doctrine de Kant sous ses différents aspects, avec les qualités de clarté propres à Jean Lacroix. Il ne contient pas, comme le titre pourrait le faire penser, l'exposé de la doctrine des auteurs qui ont subi l'influence de Kant d'une manière majeure. Il s'agit de Kant et incidemment ou par allusion des philosophes kantien des premiers temps à nos jours. L'auteur est animé manifestement d'une grande sympathie pour le philosophe de Königs-

berg. Il proteste contre la thèse attribuée souvent à Kant selon laquelle la métaphysique est impossible. Kant a voulu dire seulement que la métaphysique *comme science*, c'est-à-dire comme savoir objectif, est impossible. Il y a donc une intention métaphysique chez Kant, dont l'auteur s'applique à dégager la réalisation dans le système théorique et le système pratique. Pour finir, il se demande si le kantisme est une philosophie chrétienne et il répond, avec les nuances nécessaires, positivement.

FERNAND BRUNNER.

JACQUES CHEVALIER : *Histoire de la pensée. 4. La pensée moderne de Hegel à Bergson*. Paris, Flammarion, 1966, 760 p.

Ce volume achève l'Histoire de la pensée dont le tome premier parut en 1955. Il est muni de deux instruments destinés à faciliter l'utilisation de l'ouvrage entier : 1) une table générale des appendices où l'auteur a développé des questions importantes d'interprétation et d'érudition ; 2) un index des noms propres. Le manuscrit de ce tome IV n'a pu être mis au point par Jacques Chevalier, décédé en 1962. C'est Léon Husson, professeur à l'Université de Lyon, qui a accompli ce travail. Il s'en explique dans l'Avant-Propos. L'éditeur évoque heureusement dans ce texte la méthode de Chevalier pour qui « une pensée n'est pas un objet que l'on puisse décrire et observer du dehors, mais un aliment dont l'esprit ne peut se saisir qu'en l'assimilant ». Chevalier ne visait donc pas à une objectivité illusoire à ses yeux ; il cherchait à « repenser les doctrines en y engageant sa propre pensée ». Ces principes expliquent le plan du tome IV. L'auteur traite d'abord de Hegel et de la réaction qu'il a provoquée. Ce qui l'amène à parler de Kierkegaard, de Nietzsche et de Marx, et à mettre en lumière « le drame de l'âme moderne ». Il examine ensuite avec plus de sympathie la doctrine de Maine de Biran, et expose les deux tentatives de restauration intellectuelle et sociale auxquelles se sont livrés les traditionalistes et Auguste Comte. Après l'étude de « l'élaboration du positif » en Angleterre et en France, il évoque la tradition spiritualiste en France (Ravaisson, Lachelier, Boutroux), et montre enfin que le positivisme et le spiritualisme se réunissent chez Henri Bergson. On ne sera pas surpris que l'ouvrage s'achève sur cette conclusion où s'expriment les convictions de l'auteur. Husserl et Heidegger ne sont l'objet que d'allusions dans les dernières pages, « non que l'histoire de la pensée soit achevée », écrit Léon Husson, mais parce que ces auteurs « appartiennent encore au présent ». On saura gré au professeur lyonnais d'avoir mis la dernière main à cette belle histoire de la pensée. Le lecteur sans doute n'approuvera pas toutes les thèses qui y sont soutenues, mais sa réflexion en sera toujours stimulée et il admirera le mariage qui s'y manifeste de l'érudition et de la pensée personnelle. L'historien de la philosophie est toujours un philosophe. Il est intéressant de le voir ordonner et juger la matière immense et bigarrée de sa réflexion.

FERNAND BRUNNER.

GILLES DELEUZE : *Le bergsonisme*. Paris, Presses Universitaires de France, 1966, 120 p. « Initiation philosophique », 76.

Gilles Deleuze allie clarté et profondeur, ce qui est rare. Il présente ici un Bergson qui ne doit rien à l'image qu'on s'en donne trop facilement, souvent pour le réduire injustement au-dessous de sa taille véritable. Avec justesse, Gilles Deleuze insiste sur les prémisses qu'on trouve chez Bergson d'une méthode

rigoureuse en philosophie ; il expose de plus cette méthodologie en des règles que l'on n'aurait pas tort de comparer à celles du *Discours de la méthode*. Au passage, il résout quelques questions techniques controversées, revalorise *Durée et Simultanéité* et livre à ce propos une « clef » philosophique importante, p. 32 : la distinction des deux sortes de multiplicité, celle où la division ne change rien à la nature des êtres divisés (et c'est la division d'une totalité en extériorité), et celle où la division ne peut se faire qu'« en variant de principe métrique à chaque stade de la division » (et c'est ici la recherche d'un principe de division en intériorité, selon la loi d'une totalité interne). Cette idée est importante non seulement en ce qu'elle préfigure l'une des idées capitales d'Ansermet dans son étude de la musique, mais aussi parce qu'elle permet de comprendre le sens des critiques bergsoniennes adressées à Einstein ; on lira à cet égard avec le plus grand profit la page 87. — L'auteur de ce livre a renoncé à toute la cosmologie bergsonienne, dont l'aspect vitaliste et biologique permet aujourd'hui des attaques faciles. Il est curieux de constater à cet égard que ceux-là mêmes qui se livrent le plus facilement à ce genre d'attaques sont les premiers à adorer chez un Teilhard ce qu'ils brûlent allègrement chez Bergson. Le grand mérite de Gilles Deleuze est d'avoir fait fi de toute imagerie pour toucher à l'essentiel, qui n'est pas cosmologique, mais méthodologique ; à cet égard ce livre contribue positivement à la grandeur de Bergson.

J.-CLAUDE FIGUET.

L. COGNET : *Newman ou la recherche de la vérité*. Tournai, Desclée, 1967, 319 p.

Dans l'abondante littérature newmanienne, ce dernier-né n'est certes pas le plus mal venu. Bien au contraire, quoique venant après le beau livre presque exhaustif du P. Bouyer, le livre de Louis Cognet réussit encore à renouveler le sujet sur plus d'un point, et il se lit avec plaisir. La personnalité de Newman y est considérée successivement sous ses diverses faces : à défaut d'un continu chronologique, on y gagne une vue beaucoup plus pénétrante de l'âme et de la vie du grand Anglais. Ses rapports avec sa famille, avec ses amis, sa vision de l'anglicanisme puis les prémisses théologiques et les considérants historiques qui le poussèrent à quitter l'Eglise anglicane pour rallier l'Eglise romaine, ses déboires dans le catholicisme en attendant la pourpre cardinalice font l'objet des chapitres du livre. Mais c'est peut être dans les pages consacrées à la vie intérieure de Newman et à son rôle d'écrivain, en quelque mesure aussi dans les pages sur Newman et sa famille, que l'auteur a le plus de choses neuves à nous dire. Une bibliographie surcomplète des écrits de Newman et surtout des ouvrages qui lui ont été consacrés conclut utilement l'ouvrage.

RICHARD PAQUIER.